

Comment Anne d'Autriche devint femme, (25 janvier 1619) d'après le Journal d'Héroard et les relations des Ambassadeurs *

par Pierre LEFEBVRE **

La consommation du mariage d'Anne d'Autriche et de Louis XIII, survenue le 25 janvier 1619, quatre ans donc écoulés après la célébration des noces, fut une affaire d'Etat. Elle emplit de joie les peuples impatients et défraya la chronique. Quand, après bientôt quatre cents ans, on étudie les documents qui s'y rapportent, le Journal d'Héroard et les relations des Ambassadeurs, on ne manque pas d'être frappé par le contraste qui existe entre le laconisme du premier, et la prolixité enthousiaste des seconds.

Le mariage de Louis XIII, Roi de France et de Navarre, avec Anne d'Autriche, Infante d'Espagne, avait été célébré à Bordeaux le 25 novembre 1615. Il couronnait une longue et difficile négociation et certains en France, au premier rang desquels étaient Condé, les princes et les huguenots, y demeuraient hostiles. Afin d'assurer ce mariage, il fallait qu'il soit validé, c'est à dire consommé, et surtout que nul n'en ignore. Le soir des noces, Marie de Médicis, la Reine-mère, avait tenu à conduire elle-même le jeune Roi dans le lit nuptial, et elle avait commandé aux nourrices de rester dans la chambre pour pouvoir témoigner. Héroard ne manqua pas de consigner l'événement dans son Journal. *"Il fut mis au lict, auprès de la Reine sa femme en présence de la Reine sa mère... Il revient après avoir dormi environ une heure et faict 2 à ce qu'il nous a dict"*. En médecin consciencieux il ajoute après avoir examiné le Roi, *"il y paroissait la glande rouge"*.

De la petite Reine, il n'est pas question, et l'on ignore si elle fut examinée par son médecin ou par une matrone. En tout cas, le mariage était garanti, le Roi s'était déclaré "satisfait" et il manifesta quelque tendresse à sa femme. Il ne retournera toutefois pas dans son lit, ni le lendemain, ni le surlendemain, ni les jours suivants, et l'attente durera quatre ans.

* Communication présentée à la séance du 26 janvier 1991 de la Société française d'Histoire de la Médecine..

** 6, rue des Bernardins, 75005 Paris.

L'abstinence royale fut d'abord mise sur le compte de la grande jeunesse des époux-enfants - ils n'étaient âgés chacun que de quatorze ans - et leur inexpérience était bien compréhensible. Puis on parla sous le manteau d'un échec de cette première rencontre, souvenir de son "primocongrero" à Bordeaux qui non seulement était demeuré sans effet, mais même ne lui avait laissé qu'une impression désagréable. Enfin on parla d'impuissance. On commença de s'impatienter : à la Cour de France on s'inquiéta du retard de la venue d'un dauphin qui assurerait le Trône et calmerait les factions ; à la Cour d'Espagne on s'irrita de voir ainsi délaissée une infante et l'on se sentit humilié.

Afin de sortir de cette impasse et d'amener la solution souhaitée, des négociations furent entreprises. Commencées vers le mois de septembre 1618, elles eurent la chance d'être menées par des gens habiles et dans des conditions devenues propices. En effet, depuis quatre ans que le mariage avait été célébré, Louis XIII avait grandi. Il était devenu un homme, et son autorité s'était affirmée ; il l'avait montré en éliminant Concini et en prenant quelque distance par rapport à la tutelle contraignante de sa mère Marie de Médicis. Dans le même besoin d'affirmation de soi, il allait exiger le renvoi en leur pays des dames espagnoles qui composaient l'entourage de la Reine, et qu'il avait prises en aversion. Il fera de ce renvoi la condition sine qua non du retour à une vie intime avec la Reine, sa femme. Les *Avvisi*, c'est à dire les nouvelles que les Ambassadeurs adressaient à leurs chancelleries, font état des négociations en ce sens dès le 24 octobre 1618.

Dans un contexte plus général, les événements d'Italie qui avaient opposé le Duché de Milan, alors espagnol, à ses proches voisins, le Duché de Savoie et la République de Venise, trouvaient à la fin de 1618 une heureuse issue. Le traité de paix serait suivi d'un mariage, le mariage de Savoie.

C'est dans cette conjuncture que l'on s'employa à conduire le Roi dans la couche de la Reine. Les principaux négociateurs furent, d'abord les proches : Luynes, le favori, le Père Arnoux, le confesseur ; ensuite les Ambassadeurs : celui d'Espagne, le duc de Monteleone, et celui du Vatican, le nonce Guido Bentivoglio. Luynes n'avait pas avantage à voir le Roi s'éprendre d'une autre personne de la Cour, ce qui pouvait être préjudiciable à sa faveur. "Il y aurait danger, écrivait-il, à produire quelque nouveau confident de Sa Majesté dans les affaires d'amour". "De tels instruments" ne manquaient guère au Roi. Déjà, on n'avait pas été sans deviner qu'il avait marqué de l'intérêt pour une demoiselle d'honneur de la Reine, Mademoiselle de Montgiron ; l'ambassadeur de Toscane ainsi que le Nonce en avaient parlé.

Le Père Arnoux, pour sa part, n'hésitait pas à profiter de ses fonctions de confesseur pour chapitrer le Roi. "Le Père Arnoux, écrivait le Nonce, m'a dit en grande confiance, que dans la dernière confession de Sa Majesté, il a déployé tous ses bons offices au sujet de la jeune Reine, à cette fin que le Roi lui témoigne son inclination, qu'il l'aime et qu'il pense à lui être un bon mari".

Les ambassadeurs d'Espagne et du Vatican, très bien en Cour de France où ils avaient remplacé des prédécesseurs hautains et déplaisants, le premier, Don Inigo de Cardeñas, le second, Monseigneur Ubaldini, avaient partie liée. Prudents, conciliants, de grand air et de grandes manières, ils allaient faire preuve de leur efficacité. Ils se révéleraient aussi de spirituels épistoliers.

Le duc de Monteleone, grand chambellan de la Maison de la Reine, renseignait Philippe III. Quand il sera question du départ des dames espagnoles, il demandera son rappel à la Cour d'Espagne, et il partira avant la conclusion de l'affaire. Il n'aura donc pas la joie d'annoncer la nouvelle à son Roi ; du moins, en le congratulant, aura-t'il la satisfaction de savoir qu'il fut pour beaucoup dans son succès. Le Nonce, Guido Bentivoglio, prélat charmeur et plein de malice, renseignait Sa Sainteté Paul V par l'intermédiaire de son ministre, le cardinal-neveu, Prince Borghèse.

Le Roi et la Reine venaient d'atteindre dix-sept ans, l'âge des printanières amours. Louis, dont on a dit qu'il avait une "complexion mélancolique", s'il était réservé, n'était nullement morose. Il aimait la vie, la danse, la chasse. Il était courageux. Roi soldat, il n'hésitait pas à guerroyer aux frontières, ou à parcourir son royaume pour y combattre les factions. Il est vrai qu'à l'inverse de son père Henri IV, il montrait peu d'empressement envers les femmes et qu'il n'était pas "grand abatteur de bois". On aurait tort d'y voir là une disposition physiologique insuffisante ou, d'un point de vue psychopathologique, la conséquence de tendances homophiles que d'aucuns lui ont prêté, sous le prétexte de conduites parfois incertaines avec Luynes par exemple, ou plus tard avec Cinq-Mars. Héroard reste silencieux sur la sexualité du Roi en son adolescence et son âge adulte. Ce qui est certain et qui prime toute autre considération est que Louis était vertueux, chaste et pieux. Son abstinence à l'époque dont on parle, encore en son adolescence où la timidité le dispute au désir naissant, peut très bien être expliquée par ses qualités d'âme, sa peur de mal faire ou de choquer. Lors de la nuit de noce, Héroard ne nous dit-il pas qu'"il avait de la honte et une haute crainte", ce qui sera interprété à tort par le Nonce, "le Roi a plus de prudence que de tempérament", "e che non sente stimolo alcuno di carne che le faccia perder la vergogna".

Et pourtant Anne, la jeune Reine, est belle, belle à ravir. Elle attend que le Roi qui la visite chaque jour avec solennité, devienne moins froid.

En décembre 1618, à Paris, la venue du cardinal de Savoie suivie de près par celle du Prince de Piémont, est l'occasion de fêtes. Louis XIII s'adonne à la chasse au gersaut, aux comédies et ballets chez M. de Luynes. On songe aux apprêts des prochains mariages de Madame Chrétienne de France, et de Mademoiselle de Vendôme. Dans cette atmosphère de conjugalité, le Roi laisse à penser qu'il honorera bientôt sa femme. Le Nonce rapporte, dans sa lettre du 15 janvier 1619, qu'il lui a dit : "Sire, je ne crois pas que vous voudriez recevoir cette honte que votre sœur ait un fils, avant que Votre Majesté ait un Dauphin".

C'est alors que va se passer l'épisode assez scabreux que nous contera l'ambassadeur de Venise. Le 20 janvier, le mariage de Mademoiselle de Vendôme et du duc d'Elbeuf ayant été célébré, le soir le Roi voulut assister à leurs amours. Mademoiselle de Vendôme, nullement effarouchée, se prêta à cette scène. Elle et son mari jouèrent très exactement le rôle reconnu aux "boute-en-train".

Le moment des noces de Madame avec le Prince de Piémont approchant il devenait de la plus haute convenance que le Roi, marié depuis quatre ans, montrât l'exemple. Luynes se résolut à le presser et, sans doute, la fraîche et délurée duchesse de Luynes qui avait été depuis peu nommée gouvernante de la Maison de la Reine, intervint elle aussi près de cette dernière. La conjonction tant attendue se fit. Elle sera différemment relatée.

La relation d'Héroard est sobre, sans commentaire. Alors que dans son compte-rendu de la nuit de noces du 25 novembre 1615, ses propos étaient précis, crus, abordant la question comme le ferait un médecin de famille examinant paternellement un enfant, il est maintenant retenu. On sent qu'il ne veut pas entrer plus avant dans l'intimité du Roi. C'est que celui-ci est devenu vraiment le maître et qu'il ne ferait pas bon de lui déplaire. Héroard sait que son Journal peut être lu non seulement du Roi mais de plusieurs personnes de la Cour. Tout ne peut être dit. Lié par le secret professionnel, le "devoir de réserve", il ne peut ni ne veut le transgresser ; aussi passe-t'il des détails sous silence et recourt-il à des expressions prudentes, "comme on dict" ; il écourte, "M. de Luynes vient le persuader à coucher, etc.". Cet etc. en dit long ; à chacun de deviner ce qu'il veut, mais lui, Héroard, n'aura rien dit. Lisons sa relation :

"Le XXVe vendredy. Esveillé à huict heures et demie après minuict, doucement... prie Dieu. A neuf et ung quart, desjuné... va à la chapelle de la tour ; au Conseil. Va chez la Reine, va par la galerie aux Tuilleries, revient à quatre heures et demie par le mesme chemin, au Conseil. Monte chez M. de Luynes, où il recorde son ballet. Revient à sept heures... Beu de la ptisane, mis au lict. Prie Dieu. A onze heures ou environ, sans qu'il y pensast, M. de L. vient pour le persuader a coucher etc. Il résiste fort et ferme, par effort, jusques aux larmes. Y est emporté, couché, s'esforce 2 fois, comme l'on dict, haec omnia me inscio. A deux heures revient. Desvetu, mis au lict, s'endort jusques à neuf heures après minuit".

Dans la forme, on retiendra les phrases courtes et ponctuées, l'énumération minutieuse de détails superflus afin de ne rien oublier, (itinéraire aller et retour du Conseil, "beu de la ptisane"), le souci scrupuleux de précision, la ponctualité (les horaires sont mentionnés au quart ou à la demie heure près). Il s'ensuit une relation froide, paraissant dépourvue de participation affective, alors que la séquence vécue est dramatique : le Roi a été pris par surprise au moment où il revenait chez lui, "sans qu'il y pensast" ; M. de Luynes a pénétré dans sa chambre, essayant de le persuader, finalement à bout d'arguments, alors qu'il résiste tant qu'il peut, à en pleurer, il l'emporte de force et le couche près de la Reine. Scène burlesque et pitoyable du Roi en chemise, traité comme un enfant ! Il s'efforcera deux fois, dit Héroard.

Le lendemain, ce fut la joie à la Cour du Louvre. Sa Majesté voulut elle-même confirmer la nouvelle. Elle dépêcha aux ambassadeurs d'Espagne et de Rome, Monsieur de Boneuil, son maître de cérémonies. Les ambassadeurs, à leur tour, écrivirent à leurs ministres. Les lettres sont empreintes d'une satisfaction évidente mais elles n'ont pas toutes le même ton.

La lettre adressée par l'ambassadeur d'Espagne Don Fernando Gyron, qui avait remplacé le duc de Montoleone, et que l'on retrouve dans les papiers de Simancas à la Maison d'Espagne, reste voilée afin de ne pas attenter à l'austère gravité du souverain. Le sieur de Grenelle écrivant à M. de Puysieuls lui confirmera toutefois la joie de Philippe III "...quoyque Sa Majesté catholique, pour ne pas sortir hors des termes de la gravité espagnole, me répondit assez froidement qu'il se réjouissait bien fort de cette bonne nouvelle, néanmoing sa mine donna à cognoistre qu'en dedans tout en bouillonnait de joie et de contentement".

La dépêche de l'ambassadeur de Venise, Angelo Contarini, en date du 27 janvier, est plus libre, égrillarde même. Alors qu'Héroard faisant allusion à la scène intime concer-

nant Mlle de Vendôme, écrivait simplement : "va chez Mademoiselle de Vendôme pour lui faire la guerre", l'ambassadeur expose la situation avec complaisance.

"Sérénissime Prince,

Dans la nuit de vendredi passé, le 25 du courant, le Roi Très Chrétien n'a fait qu'un lit avec la Reine, et il a consommé son mariage...

...Le mercredi auparavant, le duc d'Elbeuf ne fit qu'un lit avec sa femme, Mademoiselle de Vendôme, et le Roi, une bonne partie de la nuit, voulut être présent afin de voir se consommer le mariage ; acte qui fut réitéré plus d'une fois, au grand applaudissement et au goût particulier de Sa Majesté. Aussi estime-t'on que cet exemple a vivement concouru à exciter le Roi et à faire la même chose. On assure aussi que sa sœur, Mlle de Vendôme, l'y a engagé en lui disant : "Sire, faites, vous aussi, la même chose avec la Reine, et bien vous ferez".

Et il ajoute, ce qui témoigne de la virilité de Louis XIII, parfois mise en doute, "Le bruit court que le Roi, et il s'en vante, a été un valeureux champion dans cette action : les médecins lui ont néanmoins défendu de s'y livrer trop souvent".

La dépêche du Nonce, enfin, en date du 30 janvier est, comme il se doit, plus nuancée.

"Le Roi s'est enfin résolu, dans la nuit du vendredi au samedi, à "conjungeri colla Regina", d'où pleine satisfaction de Leurs Majestés et non moins grand contentement de toute la Cour puisque, par cet événement, le mariage se trouve définitivement établi..."

Lui aussi, comme son confrère de la Sérénissime, ajoute, précautionneusement, "on croit que, pour le commencement, afin d'avoir égard à la santé du Roi, on fera en sorte que Sa Majesté ne se rende chez la Reine qu'à différents intervalles".

Sur leur nuit d'amour, Leurs Majestés ne détestaient pas qu'on les taquinât : "Hier à mon audience, dit le Nonce dans la même lettre, j'ai plaisanté un peu avec Leurs Majestés sur ce chapitre, et elles ont paru ne point le trouver mauvais", toutefois il n'oublie pas qu'il est homme d'Eglise, "Je les ai assurés ensuite sérieusement du grand plaisir qu'éprouverait Sa Sainteté à connaître enfin la perfection de ce mariage, et que grâces en seraient rendus au Seigneur"...

De grands espoirs étaient nés pour le Royaume de France. Mais il faudra attendre encore dix-neuf ans pour que la Reine donne naissance à un dauphin. Ce sera par une nuit miraculeuse mais Héroard ne sera plus là pour nous la conter.

BIBLIOGRAPHIE

- 1 - Arch. nat., L. 397
Arch. nat., K. 1476, n° 79, 1719. Les Ambassadeurs d'Espagne.
- 2 - Bibl. nat., mss fr. 4587, 17341, n. a. fr. 4334, 24426, 24320 (Discours de l'Amour). mss ital. 1771, 1772, 1775, 1777, 1778. Les Ambassadeurs italiens.
- 3 - BASCHET. A. Histoire secrète du mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche. Le Roi chez la Reine. Plon, Paris 1929, Biblioth. historique. 316 p.

- 4 - BATTIFOL L. La duchesse de Chevreuse. Une vie d'aventures et d'intrigues sous Louis XIII. Hachette, Paris 1914. 311 p.
- 5 - COUSIN V. Madame de Chevreuse. *Nouvelles études sur les femmes illustres de la société du XVIIe siècle*. Librairie académique Didier. Paris 1877.
- 6 - ERLANGER P. Louis XIII le stoïcien de la Monarchie. Librairie académique Perrin 1972, 411 p.
- 7 - FOISIL Madeleine (sous la direction de), séminaire de Pierre Chaunu. Publication du Centre de Recherches sur la Civilisation de l'Europe moderne. Le Journal d'Héroard. (Paris 1989). Fayard, 2 vol. 3.123 p.
- 8 - ROBIQUET P. Le cœur d'une Reine, Anne d'Autriche, Louis XIII et Mazarin. Félix Alcan, Paris 1912, 307 p.
- 9 - ROMAIN Ch. (col.). Louis XIII, un grand Roi méconnu 1601-1643. Hachette, 2e éd., Paris 1924, 216 p.

SUMMARY

The making a woman of Anne of Austria (according to Héroard's Record and Ambassadors' correspondence)

The consummation of the marriage between Louis XIII and Anne of Austria on 25 January 1619 four years after the wedding ceremony, became an Affair of State. By order of the King, all the courts of Europe were advised. The enthusiastic manner with which the event was related by the Ambassadors' 4 reports contrasted with the soberness of the entry in Héroard's Record.